

— Papa, j'ai fini.

Silence.

— Papa, j'ai fini.

Leonardo retint son souffle.

Rien.

Papa ne répondait pas. Pourtant, il était là-bas, dans le séjour, c'était sûr. Peut-être qu'il n'avait pas entendu. Ou qu'il faisait semblant de ne pas entendre. Non que Leonardo eût vraiment besoin de lui. Il savait très bien sortir de la baignoire tout seul, et il était assez grand maintenant pour attraper le peignoir accroché à la patère. Voici quelques mois, il n'y arrivait pas. Mais son corps avait gagné les centimètres manquants depuis qu'il avait été malade. En fait, il aurait très bien pu sortir du bain et s'habiller. Il était même capable de se sécher les cheveux. Papa lui recommandait toujours de ne pas se servir tout seul du sèche-cheveux, c'était dangereux, ça pouvait le tuer. Pourtant, quand papa était enfermé dans son bureau et jouait de la musique, il lui était arrivé de s'en servir quand même. Il l'avait branché, en faisant bien attention que le fil ne fût pas en contact avec l'eau, puis il l'avait allumé. L'électricité était quelque chose de dangereux, il le savait bien. On risquait de prendre une décharge. De toute façon, comme papa le lui avait expliqué, le compteur aurait coupé le courant dans toute la maison, c'était automatique.

— Papa, j'ai fini.

Toujours rien. Parfois papa feignait de ne pas entendre. «Tu as bientôt dix ans, lui disait-il d'un ton de reproche, comment se fait-il que tu aies encore besoin de quelqu'un pour sortir de ton bain?» D'autres fois, il secouait la tête, décrochait le peignoir et le lui tendait. Ou alors il l'incendiait avec sa phrase habituelle – «Débrouille-toi» –, et il s'en allait.

— J'ai fini.

Il savait qu'il allait le mettre en colère. Mais il était prêt à faire face, car il aimait que papa l'enveloppe dans le peignoir et le frotte bien fort, jusqu'à ce qu'il ait la peau toute rouge. Dans ces moments-là, il se sentait petit : il avait l'impression de retourner très loin en arrière, quand il n'avait que six ans et que c'était sa maman qui lui donnait son bain. Elle le lavait, le rinçait, jouait avec lui, avec ses petits bateaux, ses figurines. Puis elle le soulevait dans ses bras, l'enroulait dans le peignoir, le frottait avec douceur. Avec papa, c'était différent : juste une corvée à expédier, pas du tout un jeu. Mais Leonardo s'en contentait : cette friction brutale et rapide, c'était mieux que rien.

Toujours pas de réponse.

Leonardo se tint immobile dans l'eau qui refroidissait. Il fixa des yeux les minuscules carreaux rouges qui recouvraient les murs. Des rubis. Des rubis que papa, lors d'un de ses voyages autour du monde, avait dérobés à un quelconque pirate. Ensuite, il les avait fait découper très, très finement, et coller au mur. Un vrai coup de génie, conclut-il une fois de plus, avec un sourire. Même si des voleurs faisaient irruption dans la maison, ils ne pourraient jamais, au grand jamais, s'imaginer que là, collé aux parois de la salle de bains, se trouvait un trésor. Le trésor de secours, comme il l'appelait : car il était sûr qu'il en existait un autre, caché quelque part dans le jardin.

Bon, puisque papa avait décidé d'ignorer ses appels, il resterait dans l'eau. Au milieu de ses jouets, parmi lesquels se trouvaient aussi une peluche et un yoyo en plastique bleu – il ne faisait aucune différence entre les matériaux imperméables et ceux qui ne l'étaient pas. Un petit navire gîtait sur l'eau savonneuse. Le bateau des pirates, le bateau du capitaine Crochet.

Leonardo fit pointer un gros orteil en surface. Le crocodile. Il n'était pas vert, il n'avait pas d'écailles ni même de dents, mais c'était son crocodile quand même. L'espace d'un instant, Leonardo oublia qu'il s'agissait de son orteil et il eut vraiment peur du *crocodile*. Il recula d'un bond, perdit l'équilibre et se retrouva la tête sous l'eau. Une seconde seulement, mais quand il émergea, il était terrorisé, les poumons bloqués par une apnée de panique.

Il se remit enfin à respirer, tout en essayant de chasser les vagues de peur qui l'avaient submergé. C'est juste un peu d'eau, juste un peu d'eau, ne cessait-il de se répéter. Si papa l'avait vu... «Tu recommences avec ça, Leonardo? Tu essaies de te noyer dans une baignoire? Tu crois que c'est si facile?»

Leonardo se reprit. Ces satanés pirates... Ils avaient failli l'avoir. Heureusement que le crocodile s'était tenu à distance.

Une goutte d'eau savonneuse lui coula dans l'œil. Ça piquait. À ce moment-là seulement, il se rendit compte qu'il avait les cheveux mouillés. Zut. Bon, autant les laver. C'est une des choses qu'il détestait le plus, se laver les cheveux. Toute cette eau qui lui dégoulinait sur la tête et lui coupait la respiration. Sans parler du shampooing qui brûlait les yeux.

Il tendit la main vers un des flacons disposés autour de la baignoire. Il l'attrapa et le rapprocha de ses yeux. Qu'y avait-il d'écrit? Il étudia les lettres imprimées sur l'étiquette, qui fluctuaient devant lui. Il essaya de rester calme. Il suffisait de se rappeler le truc, tout était là. C'était devenu un processus automatique : à condition de garder son calme, il réussissait à lire assez bien. Le premier signe était tout en courbe, on aurait dit un serpent... S, oui, ça ne pouvait être qu'un S. Le deuxième ressemblait à un... Leonardo, méfiant, scruta le caractère. C'était quoi? Il ne parvint pas à le reconnaître. On aurait dit une échelle. Un H, sûrement. Le troisième était plus facile : deux traits penchés qui se rejoignaient en haut, avec une barre au milieu. Un sapin. Donc un A. La quatrième lettre était simple : c'était la première qu'il avait apprise. Deux montagnes qui se touchaient. Avec un peu d'imagination, on aurait pu y

ajouter du marron en bas et une pincée de neige en haut : un M. Ensuite... Une raquette : P. Et enfin deux bouches grandes ouvertes, comme quand on est surpris et qu'on s'écrie : « Oh ! » Deux O. Leonardo recomposa l'ensemble : S, H, A, M, P, O, O. Donc... *shampoo*, oui, c'était ça. Il sourit, satisfait. Il était content d'y être arrivé aussi vite. Quand il faisait ses devoirs, avec papa qui le surveillait sans rien dire derrière son épaule, c'était une autre histoire...

Leonardo se versa une goutte de shampooing dans les mains et se lava les cheveux avec soin. Il aimait les porter longs, et n'acceptait de les couper que lorsque son père menaçait de s'en charger lui-même, une nuit, pendant son sommeil. Puis il prit la douchette, ouvrit l'eau, un petit, tout petit jet. Il n'avait pas envie d'éprouver à nouveau cette terrible impression d'étouffement. Voilà, c'était fini. L'eau ruissela de ses cheveux, le long de son cou, sur sa maigre poitrine, sous ses omoplates en saillie.

— Papa, j'ai fini.

Leonardo essaya encore une fois, sans grande conviction. Papa avait décidé de ne pas s'occuper de lui. Des fois – rarement –, il satisfaisait ce qu'il appelait ses caprices. D'autres fois, il réagissait en criant et se mettait en colère. Mais il pouvait aussi rester silencieux, indifférent.

Résigné, Leonardo se leva, laissa l'eau s'égoutter de son corps fluet, osseux. Il souleva un pied, enjamba le bord de la baignoire et, avec grande précaution, le posa sur le petit tapis, en ayant garde d'éclabousser le carrelage. Papa ne supportait pas quand c'était mouillé par terre.

Avec les mêmes précautions, il fit passer le poids de son corps sur l'autre pied, et sortit l'autre jambe. Il prit le peignoir et l'enfila. D'accord, papa avait gagné. Mais Leonardo n'allait pas se rhabiller tout seul pour autant. Papa le trouverait non habillé. Leonardo frissonna, ravi de sa désobéissance silencieuse. Il attrapa les lunettes bleues à la monture de métal, aux verres ronds, qu'il avait laissées sur le rebord de la baignoire. Il les mit. Le monde retrouva des contours précis.

Leonardo ne sortit pas immédiatement de la salle de bains. Pour tuer le temps, il alla à la fenêtre. En se hissant sur la pointe des pieds, il dépassa le rebord et parvint à jeter un coup d'œil à l'extérieur. Et pendant une seconde, comme toujours, il eut le vertige.

En dessous, la falaise plongeait à pic vers la mer. L'eau écumait une centaine de mètres plus bas. Un maigre pin maritime avait réussi à prendre racine sur le rocher, et son tronc tordu poussait au sommet comme un point d'interrogation. De brusques sautes de vent fouettaient les plantes. La ligne du rivage, déserte, s'étendait à droite et à gauche : à des kilomètres à la ronde, pas une maison, rien que la végétation aride et obstinée de la côte ligure. La seule construction était la leur, une villa tapie dans la pierre, à mi-chemin entre la terre et le ciel. À gauche, en contrebas, un petit bois d'oliviers en terrasse. La maison était un vrai nid d'aigle, une place hors d'atteinte, isolée de tout et de tous.

La mer se gonflait d'écume. C'était septembre, le soleil était déjà couché. À la lumière du crépuscule finissant, Leonardo put distinguer à l'horizon, tout là-bas, de gros nuages qui se rapprochaient, tels des dirigeables. Très loin, presque englouti par l'obscurité, errait un feu tremblant. Le bateau naviguait à peu près en face de l'île du Risetto où se dressait une prison «de très haute sécurité», c'est ce que lui avait expliqué son papa. Il lui avait dit que dans cette prison étaient détenus les délinquants les plus dangereux. Quand la visibilité était meilleure – l'hiver surtout, lorsque le vent soufflait et qu'on pouvait même apercevoir les Alpes françaises couvertes de neige, de l'autre côté du golfe de Gênes –, Leonardo, à l'aide d'un télescope, étudiait ce bâtiment lointain en éprouvant un délicieux frisson de crainte. Ce même frisson, il le retrouvait le jeudi, sur le marché, quand il touchait les objets fabriqués par les détenus : miroirs en fer-blanc, paniers, lampes en terre cuite, boîtes à lettres, porte-revues en osier...

Du coin de l'œil, il perçut soudain un mouvement, et abaissa son regard. Une silhouette sombre. Quelqu'un traversait en

courant la terrasse aux oliviers, en contrebas de la maison. C'est là que menait le sentier creusé dans la roche qui partait de la petite jetée en ciment où était amarré leur canot pneumatique. Leonardo retint son souffle. Une ombre... Une ombre parmi les arbres. Mais oui, bien sûr... ça ne pouvait être que lui...

Il fit demi-tour et courut dans la salle de bains chercher sur la tablette de marbre la petite torche qui ne le quittait jamais. Il suffisait de presser un bouton et sa lumière magique mettait en fuite les esprits, les démons, les sorcières et les monstres. Mais cette fois, il allait l'utiliser dans un autre but. Il l'alluma et la pointa vers le bois d'oliviers. Il fendit l'ombre à droite et à gauche pour essayer d'intercepter la silhouette entrevue peu avant. Peine perdue. Entre les plantes, rien ne bougeait plus. Dommage, parce qu'il n'y avait aucun doute. Il ne pouvait s'agir que de Peter Pan. Oui, Peter Pan était revenu chercher son ombre, exactement comme au début du film. Elle était peut-être restée accrochée au harpon de papa. Si ça se trouve, Peter était venu se baigner là ce matin, et le harpon la lui avait arrachée.

De toute façon, où que Peter Pan fût caché à l'heure présente, Leonardo ne pouvait plus le voir. Le chef des Enfants Perdus s'était peut-être envolé. Tant mieux, songea Leonardo sans oser s'avouer qu'il en était soulagé. Tant mieux, car si Peter Pan lui avait posé la question, il n'aurait pas été capable de décider s'il devait ou non le suivre au Pays Imaginaire. Bien sûr, ç'aurait été magnifique, avec Wendy, les Enfants Perdus, Lili la Tigresse et tous les autres... mais... Et papa? Il n'aurait jamais eu le courage de l'abandonner. Papa se forçait à être sévère, mais s'il avait trouvé la petite chambre vide, comme c'était arrivé aux parents de Wendy, il en serait mort de chagrin. Heureusement, voilà un choix – s'envoler ou ne pas s'envoler vers le Pays Imaginaire – que Leonardo n'aurait pas à affronter. Peter avait disparu sans le soumettre à la tentation.

Leonardo éteignit fée Clochette – sa torche – et la fourra dans la poche de son peignoir. Maintenant que l'excitation

était retombée, il commençait à s'ennuyer. Il regagna la salle de bains en traînant les pieds, et prit un magnétophone digital. Mais il y avait autre chose sur l'étagère : un sinistre objet métallique qu'il s'était efforcé d'oublier tout ce temps, et qui se dressait sur le marbre comme des crocs de tigre : son appareil dentaire. Leonardo savait aussi qu'il devrait tôt ou tard se mettre à ses devoirs, mais pour le moment il préférait ne pas s'en soucier.

Préférant songer à ce qui venait de lui arriver, il appuya sur la touche REC.

— Chère maman, tu sais que ce soir j'ai vu Peter Pan? Oui, c'était lui, j'en suis certain. Je crois qu'il venait chercher son ombre, exactement comme c'est arrivé à Wendy. Moi, le Pays Imaginaire, je n'ai pas envie d'y aller...

Tandis qu'il enregistrait, il s'aperçut qu'un voyant rouge s'était allumé sur l'appareil. Les piles se déchargeaient. Il pressa de nouveau la touche, deux fois. Du haut-parleur monta sa voix enregistrée : *« Chère maman, tu sais que ce soir j'ai vu Peter Pan? Oui, c'était lui, j'en suis certain. Je crois qu'il venait chercher son ombre, exactement comme c'est arrivé à Wendy. Moi, le Pays imaginaire, je n'ai pas envie d'y aller... »*

Leonardo hocha la tête, satisfait. Il hésita, puis pressa deux fois la touche. Une autre voix se fit entendre, une voix de femme. *« Cher Leonardo, voici ton cadeau d'anniversaire. Il te servira de journal intime : puisque tu n'aimes pas écrire, tu n'auras qu'à t'enregistrer. Chaque jour, tu enregistreras tout ce que tu as envie de me raconter et moi, le soir, je t'écouterai, ainsi je saurai toujours tout ce que tu as fait... »*

Leonardo se dépêcha de couper. À chaque fois ces mots, et surtout cette voix, le bouleversaient. C'était beau et laid en même temps. Il ravala ses larmes et enfonça le magnétophone dans la poche de son peignoir.

Bon, apparemment, papa n'avait aucune intention de venir. Une dernière arme pouvait encore être utilisée, la plus terrible. Au prix d'un effort sur lui-même, Leonardo s'approcha de l'appareil dentaire. Il tendit les mains, hésitant, comme s'il devait

attraper un serpent par la queue. Quand papa l'avait emmené chez le dentiste, voilà deux ans, ça l'avait terrorisé. S'enfiler dans la bouche cette gigantesque chose luisante lui avait paru impossible. Le médecin avait passé plus de deux heures à lui faire essayer l'horrible instrument, à lui apprendre à l'installer, à placer l'appareil sous tension au moyen d'un élastique passé derrière la tête. Après ça, Leonardo n'aurait plus qu'à aller se coucher tranquillement, la bouche prisonnière...

— Papa, tu sais bien que je n'arrive pas à mettre mon appareil tout seul!

Papa insistait pour qu'il le porte régulièrement. Le dentiste lui avait expliqué que des dizaines d'autres garçons, ses patients, le mettaient tous les soirs, pendant des mois et des mois, sans aucun problème.

— Sinon, ta bouche va rester petite, et à la fin, il faudra t'extraire quatre molaires pour faire de la place.

Même cette menace n'avait pas suffi pour le convaincre de s'enfoncer tout seul l'affreux dispositif dans le bec. Chaque fois, il fallait que papa vienne l'aider, et même comme ça l'opération ne fut pas simple.

— Papa, l'appareil!

Rien. Aucune réponse. Papa voulait se montrer sévère ce soir. Très bien, alors c'est lui qui irait le rejoindre. Mais sans s'habiller. Car il refusait de s'avouer vaincu.

Leonardo emprunta le couloir sombre qui menait au séjour, l'appareil dentaire brandi comme une arme. Il frissonna. Il s'arrêta. Dans sa poche, il prit fée Clochette et l'alluma, le faisceau dirigé vers le sol.

Personne ne savait que la lumière de sa torche avait le pouvoir de faire apparaître les empreintes digitales et permettait même, à l'occasion, de voir à travers les murs. Ce secret était bien gardé. Mais là, tout ce qu'elle éclaira, ce fut le plancher couvert de deux ou trois grains de poussière. Au bout de quelques pas à peine, Leonardo se retourna brusquement pour vérifier son ombre. Depuis qu'il avait vu *Peter Pan*, il vivait dans la terreur non pas tant de la perdre, mais plutôt de la



surprendre dans une autre position que celle de son corps. Parfois, il imaginait qu'il allait se retourner et la trouver encore couchée dans le lit alors que lui était déjà debout... Une telle scène serait épouvantable. Il ne voulait pas que ça arrive... Pourtant, en même temps, il le *désirait*. Quand il ne pouvait plus résister à l'impulsion, comme à présent, il se retournait vite pour vérifier. Tout allait bien. L'ombre le suivait docilement. Il en fut mi-déçu, mi-rassuré.

À mesure qu'il se rapprochait du séjour, où les lampes étaient allumées, Leonardo percevait de plus en plus nettement une musique douce, caressante, calme et paisible. Papa appelait ça du jazz, du jazz «chaud», allez savoir pourquoi. Papa avait-il mis le disque au four avant de le poser sur le plateau? Là, ce n'était pas un disque, mais la radio. Le morceau fut interrompu par une publicité. Puis il reprit. S'y joignit une voix de femme qui chantait. Leonardo ne comprit pas les paroles. Papa insistait pour qu'il apprenne l'anglais, mais lui n'en avait pas envie. Et plus on le forçait, moins il y arrivait.

— Papa...

Il aurait voulu appeler encore, mais il ferma la bouche, obéissant à une pulsion inexplicable. Quel idiot : de quoi devait-il avoir peur, ici, dans leur maison pareille à une forteresse?

Il fit un nouveau pas en avant, et son pied heurta quelque chose. Il braqua la torche sur le sol. Il vit un bol renversé et une flaque d'eau tout autour. Heureusement, il n'avait pas fait de bruit : c'était un bol en plastique. *Heureusement...* Pourquoi cette pensée?

Leonardo avança encore. La lumière et la musique s'intensifiaient. Sur une commode, dans le couloir, était posée une photo encadrée. En passant devant elle, Leonardo l'effleura doucement, comme s'il ne s'agissait pas d'une simple image, mais d'une femme en chair et en os : un visage aux traits délicats, l'expression à la fois tendre et amusée, de longs cheveux blonds ondulés... Il sentait même le parfum qui émanait de sa peau... Elle croisait les mains en un geste que Leonardo connaissait bien

et qui mettait en valeur la pierre d'une bague portée à son annulaire gauche, une grosse aigue-marine montée sur de l'or blanc.

Rassuré par ce contact, Leonardo franchit résolument l'espace qui le séparait encore du séjour. Il ne lui restait plus maintenant qu'à tourner à l'ang...

Couché sur le dos à même la moquette, son père gisait sous la grande fenêtre qui encadrait la mer. Il était pieds et poings liés. Son corps petit, trapu, semblait un ballot sans forme.

Ses yeux, qui se distinguaient au milieu d'une figure entourée de longs cheveux noirs et crépus, et d'une barbe épaisse, brillaient de terreur. Une grosse main lui bâillonnait la bouche.

Un homme fort d'une trentaine d'années, vêtu d'un habit trempé, les pieds nus, ses longs cheveux mouillés rassemblés en un petit chignon, se tenait à califourchon sur lui. Il tenait dans sa main droite un long couteau de cuisine.

Dès que Leonardo apparut, l'homme leva la tête dans sa direction, et lui adressa un sourire.

— Ciao.

Leonardo était paralysé. Tout ce qu'il arrivait à percevoir, c'était la musique venant de la chaîne hi-fi. La voix de la chanteuse, vraiment très belle, semblait faite de sable et de soie.

Puis il se produisit quelque chose. Profitant de la surprise causée par l'arrivée de l'enfant, le père dégagea sa bouche de la main de l'homme, et le mordit. L'autre recula en lâchant un cri de douleur. Le père cria soudain à Leonardo :

— Sauve-toi!

La scène, jusque-là statique, s'anima d'un coup. Leonardo s'enfuit en abandonnant l'appareil dentaire. L'inconnu se releva, enjamba le père et se lança à la poursuite du garçon en brandissant son couteau, sa main blessée coincée sous l'aisselle.

Vite, se dit Leonardo, il faut agir vite. Au bout de quelques pas, le souffle lui manquait déjà, ses bras et ses mains tremblaient, son cerveau tournait à vide. Ayant quitté le séjour, il s'engagea dans le couloir sombre par lequel il était venu. Sa torche fendait l'obscurité, de haut en bas et de bas en haut, au rythme de sa course. Sans s'arrêter, il l'éteignit et la mit dans sa poche. Il ne tenait pas à aider son poursuivant : il connaissait la maison, il devait profiter de cet avantage.

Parvenu au bout du couloir, il entendit derrière lui un choc et un juron étouffé. Bien : cet homme effrayant s'était sûrement cogné dans le noir au meuble qui accueillait le portrait de maman.

Leonardo avait gagné de précieuses secondes : à présent il allait falloir se montrer rapide, très rapide.

Il pénétra dans le vestibule et claqua la porte derrière lui. Il savait qu'il n'avait pas le temps de fermer à clé, mais il savait aussi que quatre autres portes donnaient dans ce dégagement. Le sang lui battant dans les tempes, il étudia ces options.

La première porte était celle du petit WC de service équipé d'une minuscule fenêtre en hauteur. Pourrait-il s'échapper par cette ouverture? Son poursuivant était-il trop gros pour pouvoir la franchir? Peut-être...

La deuxième ouvrait sur l'escalier qui menait à l'étage. Mais une fois en haut, où aller? Impossible de se jeter par la fenêtre. Impasse.

La troisième permettait d'accéder au cagibi ménagé sous l'escalier. Obscur, petit, sans issue. Leonardo pourrait se rencoigner dans un angle, caché sous le tas de vieilleries amassées là depuis des années. Il retiendrait sa respiration, ferait le mort. Peut-être que le monstre ne le trouverait pas, ou qu'il passerait simplement son chemin. Pendant un instant, Leonardo fut tenté.

La quatrième porte conduisait à la salle à manger et offrait une possibilité de fuite ultérieure. Le plan de la villa était irrégulier, conçu pour épouser la forme de la falaise. La maison entourait entièrement un jardin d'hiver qui demeurait luxuriant même en janvier, grâce à l'abri d'une toiture transparente. On pouvait faire le tour de la villa sans revenir sur ses pas. Un des jeux préférés de Leonardo consistait à parcourir tout le circuit sans s'arrêter, encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, ou jusqu'à ce que papa intervienne : « Arrête, à la fin, tu me donnes mal à la tête! »

La première, la deuxième, la troisième ou la quatrième? Il fallait choisir, et vite. Leonardo commençait à transpirer. Choisir était ce qu'il y avait de plus dur.

Un bruit claqua dans le couloir et aussitôt la décision fut prise. L'enfant se précipita dans la salle à manger et referma derrière lui. Il se saisit de la clé, mais elle lui glissa des mains

car il avait les doigts trempés de sueur. Il l'entendit tinter deux ou trois fois sur le sol. Il se jeta à terre pour la récupérer... Zut! il faisait noir. Il chercha à tâtons, à l'aveugle. Rien. Un instant, plus qu'un instant, et l'homme effrayant l'aurait rattrapé.

Leonardo prit la torche, l'alluma. La clé cachée sous un bahut lui renvoya un reflet. Il plongea la main et parvint à s'en emparer en se griffant l'avant-bras sur le bois. Il l'enfonça dans la serrure. Non, dans l'autre sens, idiot! À peine avait-il donné un tour de clé qu'un coup violent retentissait contre la porte.

— Tu es là?

Une voix profonde, menaçante, angoissante. La voix du monstre.

— Je ne te veux aucun mal. Ouvre.

Un temps de silence.

— Ouvre. Tu ne pourras pas t'échapper.

Leonardo retint son souffle, adossé à la porte. Peut-être qu'en procédant sans bruit... Il savait qu'il devait s'enfuir, mais un sortilège l'empêchait de bouger. De l'autre côté, derrière ces planches de quelques centimètres d'épaisseur à peine, il y avait un monstre véritable, authentique! Cette pensée l'épouvantait et le fascinait en même temps. Un monstre...

Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage.

Un coup terrible le projeta en avant. Leonardo atterri sur le sol, les bras tendus pour amortir sa chute. Les planches avaient éclaté en plein milieu dans une pluie d'échardes dont certaines avaient volé jusqu'à ses cheveux. Le panneau n'était pas encore entièrement défoncé, mais un second coup le réduirait en morceaux.

Leonardo, encore à quatre pattes, se déplaça convulsivement de quelques mètres, la tête tournée vers l'arrière. Il devait fuir, fuir sans attendre, mais il n'arrivait pas à détacher les yeux de l'horreur qui se déroulait derrière lui. Enfin il trouva le sang-froid nécessaire. Il se releva lestement et courut. Juste à temps. Dans son dos, le bois craquait. Leonardo entra dans la pièce suivante et referma la porte à clé en tremblant. Puis il gagna l'autre pièce et répéta l'opération. Pendant qu'il tournait la clé

dans la serrure, lui parvinrent des coups furieux, acharnés. Il restait peu de temps. Mais il avait trouvé le bon endroit : le bureau de papa au milieu duquel se dressait une table massive, ancienne, avec ses pieds en pattes de lion. Tous les murs étaient couverts d'étagères pleines de livres et de disques. Dans un coin, le clavier d'un synthétiseur.

Là, dans le tiroir du bureau, se cachait la télécommande de l'alarme. Papa en avait toujours une sur lui, au cas où. L'autre restait dans le tiroir : il n'avait jamais voulu la confier à Leonardo – «Tu es encore trop petit, tu risquerais de la perdre». Mais il lui avait expliqué et réexpliqué où aller la chercher : dans le tiroir de son bureau. Papa lui avait appris à presser le bouton rouge en cas d'urgence : une impulsion électronique déclencherait l'alarme radio chez les carabiniers et dans une agence de sécurité privée.

Presser le bouton. De la télécommande. Dans le tiroir.

Quel tiroir ?

Leonardo ruisselait de sueur. Il étudiait le bureau de papa. Le plateau reposait sur deux colonnes de tiroirs, une à droite et une à gauche. Laquelle était la bonne ? Il se força à repenser aux instructions. Mais bien sûr ! Le premier tiroir en haut à droite ! D'un bond, il s'approcha du bureau et tira fortement sur la poignée.

Le tiroir ne s'ouvrit pas.

Il était fermé à clé.

— Tu es là ?

La voix grave du monstre résonnait derrière la porte. Le cœur de Leonardo s'affola.

— Tu es là ?

Se taire, il fallait se taire. Rester muet, immobile.

— Je ne te veux aucun mal. Ouvre.

Leonardo, de nouveau, essaya d'ouvrir le tiroir à toute force. De nouveau, le tiroir refusa de céder.

— Grouille-toi ! ordonna la voix.

L'enfant ne put s'empêcher de tourner la tête dans cette direction.

Le salut était là, à portée de sa main et voilà que... Pourquoi papa avait-il fermé ce tiroir à clé? Pourquoi...

Il ne put suivre cette pensée jusqu'au bout. Un coup furieux s'abattit sur la porte. Les gonds émirent une plainte métallique, mais résistèrent. La porte du bureau n'était pas comme les autres, elle était plus épaisse, tapissée de cuir – papa avait horreur d'être dérangé quand il travaillait. Cependant, elle ne résisterait pas longtemps.

Il restait quelques secondes encore. En haut à droite, en haut à droite... Soudain, Leonardo pâlit.

*À droite...*

Avec un geste trop lent, il leva les mains devant ses yeux. Droite, gauche... De quelle main se servait-il pour manger? Idiot! Il s'était trompé...

Il ne réfléchit pas davantage : il se précipita sur l'autre tiroir, qui coulissa lentement. Là, au milieu d'un bric-à-brac – des ciseaux, un rouleau de ruban adhésif, une agrafeuse et des trombones – se trouvait la télécommande grise. Le salut.

Papa serait content. Un instant, l'enfant imagina la scène. Papa – à l'hôpital, sa blessure couverte par un pansement – le félicitait enfin, tout sourire : « Je suis fier de toi, mon fils. »

Leonardo tendit la main – trop tard.

La porte avait cédé avec fracas. Leonardo se retourna juste à temps pour voir se jeter sur lui une forme immense, mouillée, rapide. Il tomba à terre juste au moment où ses doigts allaient s'emparer de la télécommande. La forme l'avait attrapé par les chevilles et le tirait en arrière sur le sol. Il essaya de résister en s'accrochant à un pied du bureau, mais ses tentatives furent ridiculisées par la force qui l'emportait. Il fut traîné hors de la pièce, à travers les fragments de la porte arrachée. Alors seulement, on le lâcha.

Encore étourdi, Leonardo put regarder son agresseur agenouillé au-dessus de lui.

— Ça va? demanda l'homme en écartant les cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

Mais Leonardo recula en poussant avec ses talons.